

en même temps qu'il les liait au corps, ou bien ces vérités subsistent éternellement dans le verbe divin, et sont continuellement présentes à toutes les natures intellectuelles, quand elles veulent s'y appliquer, comme la lumière du soleil visible est toujours présente aux yeux de notre corps, qui lui sont aussi proportionnés que notre entendement à la lumière intelligible du Verbe. Or, il s'arrête à cette dernière hypothèse, qui, selon Thomassin, est celle de Platon.

Avec Malebranche, en même temps qu'avec Platon et saint Augustin, il considère Dieu comme la vérité et la beauté première, par laquelle est vrai tout ce qui est vrai, par laquelle est beau tout ce qui est beau. Il met en Dieu le lieu des idées, il explique comment l'âme passe du monde sensible et imparfait à l'intelligible et à l'absolu, il montre la parenté naturelle qui l'unit à Dieu par la connaissance des vérités immuables qui sont Dieu même. Dieu intervient dans toutes nos connaissances; toutes nos connaissances ont nécessairement de Dieu et de l'homme, voilà une des grandes vérités que le P. Thomassin se plaît à développer. Il y a, dit-il, deux lumières dans toute opération intellectuelle, *lumen illuminans*, ou lumière dans les idées de Dieu, et *lumen illuminatum*, ou lumière des idées en nous. Il conclut que c'est en Dieu que nous voyons la vérité, et non pas en nous, comme le voudrait saint Thomas. En faveur de l'existence des idées en Dieu et de la raison divine éclairant tous les esprits, il multiplie, sans beaucoup de discernement et de critique, des textes de toute sorte qu'il emprunte non-seulement à Platon, mais à tous les néo-platoniciens, et même à Denys l'Aréopagite.

On reconnaît aussi un cartésien et un malebranchiste dans la manière dont il commente les preuves de l'existence de Dieu données par les Pères de l'Église (1). S'il ne rejette pas la preuve physique, il la tient comme bien infé-

(1) *De Deo Deique proprietatibus.*

rieure à la preuve de l'existence de Dieu par son idée. L'âme trouve en elle, indépendamment de tout enseignement, une sorte de connaissance anticipée de Dieu, une idée de Dieu résultant de la présence continue de son objet, qui nous prévient sans cesse et nous pénètre malgré nous. Telle a été, selon le P. Thomassin, la conviction des maîtres de la philosophie profane. En faveur de l'universalité de cette idée, il invoque le témoignage de Cicéron et des Pères de l'Église. S'il y a des athées dans l'ordre moral, il n'y en a pas dans l'ordre intellectuel. L'idée de l'être souverainement parfait n'est ni adventice ni factice, elle est née avec nous, elle est un fruit spontané de notre nature. L'âme pourrait douter de toutes choses, mais non qu'elle est, qu'elle possède certaines idées, parmi lesquelles celle de l'être souverainement parfait, auquel ne manque aucune perfection, et auquel, en conséquence, appartient l'existence. Seule entre toutes, cette idée enferme nécessairement l'existence, de même que le cercle l'égalité distance de tous ses points au centre.

Dans tous les poètes, comme dans tous les philosophes de l'antiquité, le P. Thomassin retrouve des témoignages en faveur d'un Dieu unique, raison universelle de tous les esprits, suprême loi de vérité, de justice et de beauté, et remplissant de sa présence le monde son ouvrage. Tel est le point de vue auquel il recommande de les enseigner et de les étudier, pour les enseigner et les étudier chrétiennement (1).

Malgré les défauts d'un éclectisme trop superficiel et trop indulgent, il faut savoir gré au P. Thomassin de ce grand travail d'érudition philosophique pour rattacher, non pas seulement à saint Augustin, mais à toute l'école platonicienne, les nouvelles doctrines de Descartes et de Malebranche.

Comme le P. Thomassin, le P. Bernard Lamy s'est si-

(1) *Méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et solidement les poètes*, in-8. Paris, 1681.

gnalé dans l'Oratoire par sa piété, par sa vaste érudition, par de savants ouvrages sur les Écritures et les matières ecclésiastiques, et par son attachement à l'idéalisme de Platon, de saint Augustin et de Malebranche (1). Mais il ne dissimule pas, comme Thomassin, les noms de Descartes et de Malebranche derrière ceux de Platon et de saint Augustin, il ose les avouer hautement, et pour ne pas les renier il s'est exposé à une persécution que nous avons déjà racontée (2). Elle ne fut pas de longue durée. Au bout de quelques mois, il quittait Saint-Martin-du-Miserere, lieu de son exil, pour devenir grand-vicaire de Le Camus, évêque de Grenoble, et, deux ans plus tard, ses chefs le rappelaient à Paris dans le séminaire de Saint-Magloire. Mais, en 1689, s'étant brouillé avec l'archevêque de Paris au sujet de ses *Harmonies évangéliques*, il subit une nouvelle disgrâce, et fut envoyé à Rouen où il mourut. Il est l'auteur d'un *Art de parler* « dont le fameux P. Malebranche, dit l'auteur de *l'Éloge de Bernard Lamy*, qui n'était nullement louangeur, fut toute savié le panégyriste. »

Il n'a publié ni ses cahiers d'Angers et de Saumur, ni aucun ouvrage de pure philosophie, sans doute à cause d'engagements pris avec ses supérieurs, et pour ne pas attirer de nouvelles persécutions sur lui-même et sur sa congrégation. Mais ses tendances philosophiques se montrent dans la plupart de ses ouvrages, et particulièrement

(1) Il y a trois Lamy cartésiens qu'il ne faut pas confondre les uns avec les autres : Gabriel Lamy, célèbre médecin cartésien, auteur d'une *Explication mécanique et physique des fonctions de l'âme sensitive*, in-12, Paris, 1678, où il réfute l'animisme de Claude Perrault ; dom François Lamy, bénédictin, dont nous allons parler, et l'oratorien Bernard Lamy dont il est ici question. Bernard Lamy, né au Mans en 1640, entra, à l'âge de dix-huit ans, dans la congrégation de l'Oratoire ; il enseigna d'abord la philosophie à Saumur, puis à Angers, où il excita contre lui une persécution que nous avons déjà racontée, et mourut à Rouen en 1715. Voir son éloge dans le *Journal des savants*, année 1721, p. 193, et sa Vie en tête d'une édition de son ouvrage *De tabernaculo fœderis*, Paris, 1720, in-^o, et les *Mémoires de Niceron*. Tous ces biographes évitent de parler de sa disgrâce d'Angers.

(2) Chap. xxii, 1^{er} vol.

dans les dernières éditions de ses *Entretiens sur les sciences* (1), et dans la *Démonstration de la vérité et de la sainteté de la morale chrétienne* (2). Dans les *Entretiens sur les sciences*, il traite des avantages propres à chaque espèce d'études, aux lettres, à l'histoire, aux langues, etc., des meilleurs livres à étudier, des qualités d'esprit requises pour chaque science et surtout de l'utilité religieuse et morale qu'on doit en retirer. C'est seulement dans la troisième édition qu'il a inséré un essai de logique, simple aperçu, dit-il, de ce que doit être une logique, et un discours sur la philosophie. Dans cet essai de logique, il suit le plan et les divisions de *l'Art de penser*. Comme Descartes il admet des idées innées et, comme Malebranche, il définit l'idée, ce qui se présente à l'esprit lorsqu'on aperçoit quelque chose.

Dans son discours sur la philosophie, on retrouve en abrégé les principales vues du P. Thomassin sur l'histoire de la philosophie. Lamy fait, comme lui, dériver la sagesse des philosophes païens de la sagesse d'Adam, et partout, grâce à la tradition et à la raison, il croit retrouver les grandes vérités de la morale et de la religion. Pour lui Platon est le philosophe par excellence de l'antiquité. Quant à Aristote, il lui reproche d'avoir mal parlé de l'âme et de Dieu, et il se déclare ennemi de sa physique, comme de sa métaphysique, tout en reconnaissant que beaucoup d'erreurs et de vaines subtilités y ont été introduites par les commentateurs arabes.

De la critique d'Aristote, il passe à l'éloge de Descartes

(1) *Entretiens sur les sciences, dans lesquels, outre la méthode d'étudier, on apprend comme l'on doit se servir des sciences pour se faire l'esprit juste*, in-12. A peine est-il question de philosophie dans la première édition de 1683. Mais il semble qu'il s'enhardisse à en parler davantage et à faire de nouveau l'éloge de Descartes et de Malebranche à mesure qu'il s'éloigne de l'époque de sa disgrâce d'Angers, car dans la troisième édition de 1706 il a inséré les deux fragments philosophiques intitulés, idée de la logique et discours sur la philosophie, dont nous donnons l'analyse.

(2) En cinq entretiens qui forment autant de petits volumes, dont le dernier parut en 1709.

et de Malebranche. On ne peut, selon Lamy, contester cette gloire à notre siècle et à la France, d'avoir produit celui qui, le premier, a ouvert le chemin d'une véritable physique. Depuis il s'est fait des découvertes, il s'est rectifié bien des erreurs, mais sa méthode ne demeure pas moins, et c'est à elle qu'il faut s'attacher, non à ses opinions particulières. Qu'ajouter à ce qu'il enseigne touchant l'union de l'âme et du corps et leur distinction dont, avant lui, on n'avait qu'une idée si confuse? Mais Lamy lui reproche de s'être borné à établir l'immatérialité de l'âme, et de n'avoir pas poussé plus avant ses méditations sur la manière dont elle connaît. Or c'est là, selon lui, qu'est la gloire de Malebranche. Nous sommes donc, dit-il, très-redevables à Descartes, mais nous le sommes encore plus à Malebranche qui a si nettement expliqué la manière dont nous voyons les objets sensibles, ce dont Descartes n'avait pas même osé parler. Il nous a démontré que Dieu fait tout en nous, et que nous ne pourrions voir ni sentir les choses, même grossières, s'il ne nous les faisait voir et sentir en lui. Cette doctrine, dit-il, est contre toutes les préventions, mais si on l'examine, du moins sera-t-on convaincu qu'il n'est pas aisé de répondre aux raisons sur lesquelles elle est appuyée.

Il loue aussi Malebranche d'avoir démontré que toutes choses prouvent l'existence de Dieu, mais il ajoute qu'il n'a fait que suivre les principes de la philosophie nouvelle de Descartes, avant lequel personne n'avait montré si clairement le rapport de l'homme avec Dieu. Il s'étonne de ce que des écrivains français aient tant travaillé à rendre Descartes suspect, comme s'ils voulaient enlever à la France la gloire d'avoir produit le plus grand des philosophes. Enfin il termine ce discours par des vers latins en son honneur, composés, dit-il, il y a vingt-cinq ou trente ans, quand il fut question de lui élever un monument, afin qu'on sache combien il l'a estimé (1).

(1) La pièce est d'une vingtaine de distiques où sont heureusement exprimées les principales découvertes de Descartes :

Lamy se montre encore plus malebranchiste dans la *Démonstration de la vérité de la morale chrétienne*, imitation du *Traité de morale* de Malebranche. Son but est de démontrer qu'il y a une morale naturelle fondée sur la seule raison, et qu'elle est identique avec la morale chrétienne. « Les principes que je pose, dit-il dans la préface, ne sont que les sentiments que chacun trouve dans son cœur, et ce n'est qu'afin qu'on y fasse attention que j'allègue les philosophes païens, les poètes, les orateurs, et afin qu'on ne les prenne pas pour des préventions d'une éducation chrétienne, car une preuve que ces sentiments sont naturels, c'est qu'ils ont été connus et avoués de ceux mêmes qui en ont ignoré les conséquences, ou qui ne les ont pas tirées, ou qui les ont combattues. »

Le fondement qu'il donne à la morale est le bien absolu ou la justice universelle, qui est la raison, c'est-à-dire Dieu lui-même, en qui nous voyons tous nos devoirs. Il prend en pitié ceux qui ne comprennent pas cette doctrine, et il n'épargne pas plus Régis que Montaigne, Hobbes et Saint-Évremond (1). Dans la démonstration de cette morale chrétienne, il fait intervenir les principes de la philosophie de Malebranche sur les idées, la vision en Dieu, l'union de l'âme et du corps et la liberté. Ainsi, malgré les disgrâces et l'exil, le jeune et courageux professeur cartésien d'Angers et de Saumur est demeuré fidèle, toute sa vie, comme le P. André, dont il fut et le correspondant et l'ami (2), à la cause de Descartes et de Malebranche.

Hic jacet occultos veri tentare recessus
Ausus et ignotas primus inire vias;
Qui docuit rerum causas quibus excitus auster
Spirat et alternis æstuat æquor aquis, etc.

(1) 2^e Entretien, chap. xiv.

(2) Voir quelques lettres de Bernard Lamy et du P. André dans le 2^e vol. du *Père André*, par MM. Charma et Mancel. Ils s'entretiennent de leur ami. Le P. Bernard Lamy écrit en 1714 : « Notre ami, quoique très-âgé, se porte encore assez bien. » Il n'est pas question dans ces lettres de ce que l'un et l'autre ont eu à souffrir pour leurs opinions philosophiques. Le P. Lamy est mort en 1715, avant les grandes infortunes du P. André.

Dans un entretien sur l'enseignement de la philosophie dans les collèges, il fait allusion à cette défense, dont il avait été la victime, d'enseigner toute autre doctrine que celle d'Aristote. Il accorde qu'il ne peut être permis à chacun de renverser l'ordre dans les académies, et de proposer ses imaginations à des jeunes gens incapables de faire le discernement de ce qui est bon ou mauvais. Mais il demande que, sans s'éloigner de l'ordre établi, il soit au moins permis d'instruire les jeunes gens des sentiments des philosophes illustres, « pourvu qu'on les avertisse qu'ils n'en doivent pas juger, jusqu'à ce que dans la suite ils soient capables de le faire (1). »

Parmi les cartésiens malebranchistes de l'Oratoire, nous trouvons encore Michel Levassor, qui plus tard abandonna son Ordre, et, en même temps le catholicisme, pour se réfugier en Angleterre où il traduisit en anglais la *Recherche de la vérité* (2). Faydit avance faussement et méchamment que Levassor est l'unique disciple qu'ait eu Malebranche dans l'Oratoire. Nous pouvons en effet, à tous les noms déjà cités, ajouter ceux du P. Guigne qui écrivit pour la défense de la *Recherche*, du P. Mazière, auteur d'un traité sur les petits tourbillons, couronné en 1726 par l'Académie des sciences, du P. Claude Ameline, auteur d'un *Traité sur la volonté*, qui était, dit l'abbé Goujet, dans la *Vie de Nicole*, un fruit de ses liaisons avec Malebranche, et aussi d'un *Art de vivre heureux*, d'après les maximes morales des *Lettres de Descartes à la princesse Élisabeth* (3).

(1) 6^e Entretien sur les sciences, de la connaissance des bons livres.

(2) On trouve sur lui quelques détails dans la *Bibliothèque ecclésiastique du dix-septième siècle*. Étant encore à l'Oratoire, il avait publié un *Traité de la véritable religion*, Paris, 1688, in-4^o, où il réfute les opinions non orthodoxes sur Moïse, l'inspiration des livres sacrés, les prophéties, les miracles, et combat Spinoza et Le Clerc. Toutefois le livre ne plut pas à la congrégation, qu'il abandonna en 1690, puis en 1695, je ne sais par quel malheur, dit l'auteur, il quitta la France. D'abord il se réfugia en Hollande, mais ne s'étant pas accommodé avec les théologiens du pays, il passa en Angleterre où il se fit anglican.

(3) *Traité de la volonté, de ses principales actions, de ses passions et de*

Il ne faut pas oublier le célèbre P. Quesnel, cartésien et d'abord ami de Malebranche, qui sortit de l'Oratoire pour ne pas signer le formulaire imposé par les jésuites contre saint Augustin et Descartes. Il n'est l'auteur d'aucun ouvrage philosophique, mais dans ses lettres il prend parti pour la philosophie de Descartes, contre le fameux anatomiste danois Sténon qui, dans la ferveur de sa récente conversion au catholicisme, l'avait attaquée. Le P. Quesnel, en envoyant à Magliabecchi, la quatrième édition de la *Recherche de la vérité*, vante le succès de l'ouvrage : « Cet ouvrage a eu bien de la réputation en France parmi les philosophes et a été très-bien reçu. Comme l'auteur est mon ami intime, je vous l'envoie comme je vous enverrais ce que j'aurais fait moi-même (1). » Mais quand la guerre eut éclaté entre Malebranche et Arnauld, Quesnel prit le parti d'Arnauld et abandonna son ancien ami (2).

Sortons du dix-septième siècle, et entrons par anticipation dans le dix-huitième, pour ne pas séparer les uns des autres les disciples de Malebranche au sein de l'Oratoire. On voit, au dix-huitième siècle, l'Oratoire, toujours fidèle à la grande cause de la philosophie idéaliste de Platon, de saint Augustin, de Descartes et de Malebranche, combattre vaillamment contre l'empirisme. C'est avec la métaphysique de Malebranche, qu'un pieux et savant oratorien, le P. Roche, lutta contre les principes et les conséquences de la philosophie de la sensation. Après avoir longtemps professé la philosophie dans les plus célèbres collèges de l'Ordre, le P. Roche abandonna sa chaire par le

ses égarements, in-12, 1684. — *Art de vivre heureux, formé sur les idées les plus claires de la raison et sur de très-belles maximes de M. Descartes*, in-12. Lyon, 1694. — Claude Ameline est mort en 1706.

(1) Voir les *Lettres* du P. Quesnel, publiées par M. Valéry, en 1846, dans la *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon* (3^e volume, *Lettres* 9, 10 et 14).

(2) Malebranche se plaint dans plusieurs lettres de la conduite de Quesnel à son égard. Voir la correspondance inédite, Blampignon, p. 20.

désir d'une vie plus cachée et plus intérieure, et vécut à Paris jusqu'à sa mort dans la solitude, la prière et la méditation. Il réfuta Locke et Condillac, mais surtout le matérialisme, dans son *Traité de la nature de l'âme* (1). Il retourne habilement en faveur du spiritualisme les arguments physiologiques sur lesquels s'appuyaient les matérialistes. Il insiste sur ce qu'il y a de contradictoire dans la supposition de la possibilité d'une âme matérielle pensante. Dans la deuxième partie, il est question de l'origine des connaissances humaines. Il réfute d'abord Locke, puis son disciple Condillac, dont l'*Essai sur l'origine de nos connaissances* venait de paraître, en lui rendant cette justice qu'au moins il a banni de son livre tout soupçon de matérialité.

Il est d'ailleurs impossible d'être en une opposition plus absolue avec l'école de la sensation. Non-seulement il n'admet pas que toutes nos idées viennent des sens, mais il soutient que toutes, sans exception, nous sont également données par Dieu, quoique non pas toutes de la même manière. Les idées sensibles sont celles qui nous sont données par Dieu, à la suite de l'impression des sens, les idées intellectuelles ou innées, essentielles à toutes les intelligences, sont celles que Dieu donne lui-même à l'âme immédiatement. La première des idées intellectuelles est celle de l'infini qui est au fond de toutes les âmes. Toutes les âmes en effet aspirent au souverain bien; or quel est ce souverain bien, sinon Dieu ou l'infini? En outre nous ne pouvons connaître le fini, qui est la borne de l'infini, que par l'infini. C'est en Dieu, selon le P. Roche, que nous voyons les idées de tous les êtres créés, et que se réunissent toutes nos connaissances, sans exception, celles des corps et des esprits. Il ne s'écarte de Malebranche qu'en un seul point, celui de la connaissance de l'âme: « Je ne vois rien, dit-il, qui empêche de dire que l'âme connaît sa nature spécifique par une idée distincte que les

(1) *Traité de la nature de l'âme et de l'origine de ses connaissances contre le système de Locke et de ses partisans*, 2 vol. in-12. Amst., 1759

divins archétypes lui montrent. Puisque les idées de tous les êtres sont en Dieu, il faut nécessairement que l'idée d'un esprit créé s'y trouve aussi, pourquoi donc l'âme ne l'y verrait-elle pas? Éclairée de cette divine lumière, elle découvrira tout ce qui est essentiel à un esprit, sa spiritualité absolue, sa simplicité, son immortalité, perfections que les divins archétypes lui découvrent clairement, et que jamais le sentiment intérieur ne lui fera voir (1). »

Le P. Roche signale et combat les conséquences du sensualisme, dans la science, dans la morale et dans les beaux-arts. Toutes les sciences reposent sur des principes fondamentaux de certitude qui ne viennent pas des sens, mais de l'idée de l'infini, d'où il suit que le sensualisme est obligé de les nier. Ainsi ébranle-t-il toute certitude dans la spéculation, ainsi renverse-t-il la morale elle-même, dont le vrai principe est une loi naturelle innée que nous voyons en Dieu. Le P. Roche suit la philosophie de la sensation jusque dans le domaine des beaux-arts. Il s'est, dit-il, élevé depuis quelque temps un essaim d'auteurs qui prétendent que le beau ne vient à l'âme que par le canal des sens. Il leur oppose la définition de saint Augustin : *Omnis porro pulchritudinis forma unitas est*, qui, si elle n'est pas exacte et suffisamment approfondie, lui semble du moins contenir tout l'essentiel. Lui-même il propose cette autre définition qui, quoi qu'il prétende, n'est guère plus précise : « Le beau est le vrai en tant que revêtu de tous les caractères qui nous le rendent aimable. » Ces caractères qui rendent le vrai aimable et constituent le beau sont, suivant le P. Roche, l'unité, l'ordre, le décent, le gracieux intellectuel. Dans l'incrée en Dieu, le vrai étant toujours revêtu de ces caractères, est toujours beau; c'est le beau incrée éternel, le beau des grandeurs de Dieu ou le beau des mathématiques. Mais, dans l'ordre des choses créées, le vrai se montre quelquefois isolé des caractères qui le font beau.

(1) 2^e vol., p. 425.

Il divise le beau créé en un beau sensible qui s'aperçoit par les sens, et en un beau spirituel que l'esprit seul peut atteindre. Ce sont des idées analogues qu'un autre malebranchiste, le père André, a développées, avec plus d'esprit et d'élégance, dans ses *Discours sur le beau*.

C'est ainsi qu'au dix-huitième siècle les disciples de Malebranche s'efforcèrent de lutter contre la philosophie de Locke et de Condillac. Mais le père Roche lui-même, malgré sa confiance dans la force de la vérité, avoue tristement que la vogue n'était pas au système des idées.

CHAPITRE XVIII

Suite des disciples de Malebranche. — Lelevel. — Rôle important de Lelevel dans l'histoire de la philosophie de Malebranche. — Son nom associé à celui du maître dans toutes les polémiques. — Sa *Philosophie moderne par demandes et par réponses*. — Critique des tendances empiriques de Régis. — René Fédé. — Tendance à pousser le malebranchisme vers le spinozisme. — L'abbé de Lanion. — Abrégé des *Méditations* de Descartes — Claude Lefort de Morinière. — *Explication de la science qui est en Dieu*. — Essai de conciliation de la prescience avec la liberté, d'après les principes de Malebranche. — Miron, défenseur et protecteur de la philosophie de Malebranche. — Sa réfutation du P. Dutertre. — L'abbé Genest. — Son éducation cartésienne. — Les *Principes* de Descartes en vers français. — Lettre à Régis.

En dehors de l'Oratoire, dans les universités, dans le monde, dans le clergé séculier et dans d'autres congrégations religieuses, nous trouverons encore un certain nombre de disciples de Malebranche dignes d'attirer notre attention.

Dans l'histoire des diverses luttes que Malebranche eut à soutenir, il n'est pas de nom qui revienne plus souvent que celui de Lelevel. Lelevel a été, pour ainsi dire, le second de Malebranche contre Arnauld, contre Régis et contre tous ses autres adversaires. Dans leurs bouffonneries, leurs injures et leurs accusations, l'abbé Faydit et le père Hardouin ne séparent pas le nom de Lelevel de celui de Malebranche. Malgré nos recherches, les renseignements nous manquent encore sur la vie de ce malebranchiste autrefois célèbre. Nous savons seulement, par les registres de l'Oratoire, que Lelevel était d'Alençon, qu'il y fit sa philosophie chez les oratoriens où il entra en 1677, et d'où il